

« Les Noces barbares »

Martin Mercier

Number 79, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27081ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mercier, M. (1996). Review of [« Les Noces barbares »]. *Jeu*, (79), 144–146.

du bonheur fusionnel. Je note l'expression « il faut » : elle indique une nécessité plus qu'un avantage, comme si on ne savait pas trop encore quel avantage il y avait à quitter cette illusion.

Des *Divines*, je retiens qu'à trop vouloir idéaliser les personnages – même pour un dernier hommage – on les désincarne, on les dépersonnalise. Je ne crois pas, contrairement à Gisèle Sallin, qu'il puisse y avoir de « tragédie lumineuse » ; pour qu'elle réussisse à avoir un impact, une tragédie doit payer sa « livre de chair ». Je retiens aussi que l'idéologie féministe – sous-jacente au texte – recoupe des parcours singuliers. On idéalise souvent ce qu'on n'a pas eu, et il faut accomplir un travail supplémentaire pour faire le deuil de cette illusion, assumer la réalité. Il est sans doute plus difficile de quitter une illusion qu'une mère imparfaite, ordinaire, réelle.

Hélène Richard

« Les Noces barbares »

Texte de Suzanne Lebeau, d'après le roman de Yann Queffélec. Mise en scène : Gill Champagne ; décor : Jean Hazel ; éclairages : Denis Guérette ; costumes : Sylvie Coubron ; son : Serge Gingras ; régisseuse : Hélène Langlais-Bernier. Avec Pierre-Yves Charbonneau (Tatav et Odilon), Brigitte Fournier (Nanette et Mademoiselle Rakoff), Pierre Gauvreau (Micho), Linda Laplante (Nicole et Lise) et Normand Poirier (Ludovic). Production du Théâtre Blanc, présentée au Théâtre Périscope du 13 février au 9 mars 1996.

Quand l'amour fait naufrage

Ludovic naquit à la suite d'un viol subi par sa mère, Nicole, à l'âge de 13 ans. C'est le cadeau que lui ont laissé trois militaires américains avant de prendre le large, leur mission en France ayant pris fin avec la Seconde Guerre mondiale. Marquée à jamais par cet événement, Nicole sera pour Ludovic une mère froide et distante. Toute sa vie, il cherchera à gagner l'amour de cette femme qui rejette sa présence, rappel trop vivant d'une jeunesse anéantie par la bestialité. Adaptation scénique du roman de Yann Queffélec (pour lequel il a obtenu le prix Goncourt en 1985), *les Noces barbares* retracent la relation unissant ces deux êtres destinés à se faire souffrir mutuellement.

Un décor écrasant, aux couleurs ternes et sombres, cerne l'action. Certains personnages font leur entrée en émergeant d'un grand coffre, tels des visages oubliés qui refont surface. Sans arrêt, Ludovic couvre les murs de dessins étranges, témoins du trouble qui l'habite. Ces indices nous font vite comprendre que ce personnage nous imposera sa vision déformée du



Photo : Louise Leblanc.

monde, que les faits nous seront racontés à travers le regard angoissé qu'il porte sur la vie.

Les événements composant cette histoire s'articulent à la manière d'un récit déformé par le souvenir. Une succession de scènes brèves nous offre une vue d'ensemble de la relation nocive qui se développe entre Ludovic et sa mère. C'est d'abord chez les parents de Nicole qu'on retrouve l'enfant. Il y vit enfermé dans le grenier, laissé à lui-même, parmi de vieux meubles entassés qui lui servent de gîte.

Arrive ensuite Micho, veuf et père d'un jeune garçon surnommé Tativ. Avec les restes de deux familles démembrées, se présente l'occasion d'en former une nouvelle. Nicole épouse donc cet homme, offrant à Ludovic un père adoptif. La froideur de Nicole à l'égard de son fils se

maintient toutefois. Bientôt exaspérée par ce garçon rebutant qui mendie attention et amour, elle convainc Micho de le placer dans une maison pour enfants attardés.

Ainsi, Ludovic séjourne pendant plusieurs mois à l'institut dirigé par Mademoiselle Rakoff, cousine de Micho, sans jamais être visité par sa mère. Étouffé par ce milieu contraignant, il entreprend de rentrer à la maison, fuyant l'asile après y avoir mis le feu. Se perdant en chemin, il trouve refuge dans une épave échouée sur le bord de la mer. Là, il jongle avec ses souvenirs, tentant d'y voir un peu plus clair, attendant que sa mère vienne le chercher.

Cette dernière rencontre, seule fois où Ludovic l'appellera « maman », se révèle funeste pour Nicole et marque la fin de cette histoire tragique : Ludovic emporte la dépouille de sa mère, nageant vers le large pour sombrer avec elle dans une noyade purificatrice.

Jouant avec retenue le drame de l'enfant rejeté, Normand Poirier fait montre d'une grande agilité dans son interprétation, attribuant à son personnage une gestuelle étrange et animale, parfois acrobatique, souvent aussi tendue que la situation dont il est victime. Pour sa part, Linda Laplante s'avère parfois très émouvante dans le rôle de Nicole, femme dure et cruelle. Le monologue initial, où elle raconte les circonstances du viol, constitue l'une des scènes mémorables du spectacle.

Pris entre son attachement à Ludovic et son amour pour Nicole, c'est un Micho sincère et convaincant que nous propose Pierre Gauvreau. Brigitte Fournier, quant à elle, demeure crédible dans ses

rôles de Nanette et de Mademoiselle Rakoff, quand on les considère séparément, mais il est regrettable que le contraste n'ait pas été plus marqué entre l'interprétation de ces deux personnages. Le texte de Suzanne Lebeau y est sans doute pour quelque chose, ainsi que le choix de confier à la même comédienne deux rôles assez parents. Pourtant, malgré le changement de costume et de maquillage, il m'a semblé toujours entendre le même personnage. Confusion qui ne se présentait pas entre Tatav et Odilon, pourtant interprétés tous deux par Pierre-Yves Charbonneau.

La scénographie conçue par Jean Hazel a certes contribué de façon déterminante à créer le climat si particulier qui régnait dans ce spectacle. Elle se compose d'un haut pan de mur légèrement incliné vers l'avant, d'apparence malpropre et délabrée, troué par des cadres de fenêtre vides. Un ensemble hétéroclite de tuyaux de métal rouillés traverse l'arrière de la scène, traçant dans l'espace de violentes diagonales aux diamètres variés qui contribuent à l'étrangeté des lieux. Impression qui se voit d'ailleurs renforcée par les éclairages de Denis Guérette, qui ponctuent par des jeux d'ombres et des clairs-obscurs l'évolution tragique de la pièce.

En fond de scène, une toile peinte nous est dévoilée progressivement, envahie de dessins semblables à ceux issus de l'imaginaire angoissé de Ludovic. Au centre, une sculpture massive et mobile, formée de meubles et d'objets divers encastrés les uns dans les autres, forme une sorte de vieille épave – métaphore omniprésente dans la pièce –, symbole éloquent de la perte dans laquelle l'agression a plongé Ludovic et Nicole. Cet ingénieux dispositif se transformera, sous la main

des acteurs, pour donner successivement naissance aux différents refuges de Ludovic. Souvent isolé au milieu de l'espace, cet îlot accentue notre conscience de la solitude et de l'enfermement qui ont sans doute contribué à rendre Ludovic anormal.

La mise en scène actualise de nombreux autres symboles, pour la plupart déjà présents dans le discours des personnages. Pensons seulement aux moutons représentant les enfants dans la crèche miniature de l'asile, au feu abondamment illustré par les dessins de Ludovic, ou à la mer, dont la trame sonore nous transmet le murmure toujours plus insistant à mesure que le dénouement approche. Ces divers éléments servent bien le propos du spectacle, mais ils m'ont paru soulignés de façon trop évidente à certains moments.

En réalisant cette adaptation pour le compte du Théâtre Blanc, Suzanne Lebeau signe un texte au verbe incisif qui frappe souvent juste et fort, tout en laissant place au silence, fréquent, qui s'installe entre la mère et le fils. Malgré la chute abrupte de certaines scènes intenses, parfois bousculées par le rythme du récit, Gill Champagne a su habilement recréer l'univers instable de cet enfant aliéné. À plusieurs reprises, sa mise en scène soutient une forte tension dramatique par des images simples qui en disent long, comme le regard insistant et naïf d'un bambin observant sa mère qui lui tourne le dos...

Martin Mercier